

A propos de « L'Internationale » d'Eugène Pottier et de Pierre
Degeyter
Robert Brécy

Citer ce document / Cite this document :

Brécy Robert. A propos de « L'Internationale » d'Eugène Pottier et de Pierre Degeyter. In: Revue d'histoire moderne et contemporaine, tome 21 N°2, Avril-juin 1974. pp. 300-308;

doi : <https://doi.org/10.3406/rhmc.1974.2300>

https://www.persee.fr/doc/rhmc_0048-8003_1974_num_21_2_2300

Fichier pdf généré le 09/04/2018

A PROPOS DE « L'INTERNATIONALE » D'EUGÈNE POTTIER ET DE PIERRE DÉGEYTER

L'Internationale est le plus célèbre des poèmes d'Eugène Pottier, voire le seul que des millions d'humains ont chanté ou dont ils ont entendu parler — même s'ils ne connaissent pas l'auteur des paroles, ni celui de la musique¹.

Son texte pose bien des problèmes. Lorsque Pottier le publie en 1887 dans ses *Chants révolutionnaires*, il semble que ce soit pour la première fois, bien qu'il le date : Paris, juin 1871.

Il paraît à présent invraisemblable que Pottier n'ait pas voulu publier plus tôt ce poème tenu pour majeur dans son œuvre. Il aurait pu le faire pendant son exil en Angleterre et surtout aux États-Unis où il a écrit et publié bien d'autres vers moins bons. Dans *Quel est le fou?*, recueil de chansons que le « très modéré » Gustave Nadaud fit éditer en 1884, Pottier se sentait peut-être tenu à une certaine réserve qui lui a fait écarter les poèmes les plus révolutionnaires, mais rien ne l'empêchait d'inclure *L'Internationale* dans ses *Poésies d'économie sociale* publiées également en 1884 chez le même éditeur, Henry Oriol, et où ne manquent pas les pièces explosives ; ou encore dans le petit recueil factice de chansons sur feuilles volantes imprimées à Toulouse, impr. J. Fournier, et réunies, toujours en 1884, par Pottier sous le titre *Chants et poésies socialistes-révolutionnaires* « en vente chez l'auteur, 6 rue Renault (XI^e arrondissement) ».

Jules Vallès qui, en 1883, avait placé très haut Pottier parmi les poètes populaires aurait certainement aimé publier *L'Internationale* dans *Le Cri du peuple*. De même Argyriadès, à qui le poète envoie en 1885 plusieurs pièces de son choix (dont *A l'assassin* et *Elle n'est pas morte*) pour publication dans *La Question sociale* ; pourtant dans la correspondance entre les deux hommes il n'est jamais question de *L'Internationale*.

Il est probable que Pottier n'attachait pas à *L'Internationale* l'importance qui lui a été attribuée par la suite. Mais il y a aussi une autre raison que l'on peut inférer de l'existence d'un manuscrit conservé à Amsterdam² :

1. L'ouvrage le plus récent et le mieux documenté est celui de Maurice DOMMANGET, *Eugène Pottier, membre de la Commune et chantre de l'Internationale*, Paris, E.D.I., 1971, 170 p.
2. Ce manuscrit, signé E. Pottier, fait partie de la collection constituée par Lucien Descaves et acquise par l'Institut international d'histoire sociale ; ce texte avait été acheté en 1907 par Descaves, avec d'autres manuscrits de Pottier, à Henrik Barsen (pseudonyme de Henri

Pottier n'était pas satisfait de ce texte et ne s'est décidé à le publier qu'après l'avoir largement corrigé et remanié, ainsi qu'on peut le constater par la juxtaposition des deux versions, celle du manuscrit de Pottier et celle de l'édition de 1887. Précisons toutefois que rien ne prouve qu'il s'agisse d'un premier jet... Au contraire, l'absence de repentirs laisse penser que ce manuscrit non daté est déjà postérieur au texte primitif que Pottier aurait écrit, traqué à Paris, en juin 1871. La comparaison avec le texte traditionnel ne manque pas d'intérêt.

L'INTERNATIONALE

<i>Version manuscrite</i> (1871 ?)	<i>Version imprimée</i> (1887)
C'est la lutte finale, Groupons-nous et demain L'Internationale Sera le genre humain.	C'est la lutte finale, Groupons-nous et demain L'Internationale Sera le genre humain.
1	1
<p>Debout ! l'âme du prolétaire ! Travailleurs, groupons-nous enfin. Debout ! les damnés de la terre ! Debout ! les forçats de la faim ! Pour vaincre la misère et l'ombre Foule esclave, debout ! debout ! C'est nous le droit, c'est nous le [nombre ; Nous qui n'étions rien, soyons tout !</p>	<p>Debout ! les damnés de la terre ! Debout ! les forçats de la faim ! La raison tonne en son cratère, C'est l'éruption³ de la fin. Du passé faisons table rase, Foule esclave, debout ! debout ! Le monde va changer de base : Nous ne sommes rien, soyons tout !</p>
2	2
<p>Il n'est pas de sauveurs suprêmes : Ni dieu, ni César, ni tribun. Travailleurs sauvons-nous nous-mêmes ; Travaillons au salut commun. Pour que les voleurs rendent gorge, Pour tirer l'esprit du cachot, Allumons notre grande forge ! Battons le fer quand il est chaud !</p>	<p>Il n'est pas de sauveurs suprêmes : Ni Dieu, ni César, ni tribun, Producteurs, sauvons-nous nous-mêmes ! Décrétons le salut commun ! Pour que le voleur rende gorge, Pour tirer l'esprit du cachot, Soufflons nous-même notre forge, Battons le fer quand il est chaud !</p>

Caruchel ?). Celui-ci en a expliqué la provenance : « C'est de ma chère femme, qui est morte [...] que je tiens ces documents [...]. Ma femme était la petite-nièce de P., elle fut élevée par sa grand-mère, sœur de Pottier [...] ». Précisons que ce manuscrit a été publié en fac-similé dans 1871, numéro spécial de la revue de l'Institut, consacré à la Commune (*International Review of Social History*, 1972, n° 1-2). Malheureusement les pages 2 et 3 du manuscrit y ont été interverties.

3. Dans les éditions successives de *L'Internationale*, ce mot a longtemps varié : dans l'édition originale (*Chants révolutionnaires*, 1887) — la seule publiée du vivant de Pottier —, on a imprimé *irruption*, alors que dans la seconde édition de ce volume, préfacée par J. Allemane, J. Jaurès et Éd. Vaillant (1908), on dit *éruption* ; nous verrons que les premières publications en chansons présentent la même incertitude. L'édition des œuvres « complètes » de Pottier, préparée par A. Zévaès et préfacée par L. Descaves en 1937, entérine *éruption* ; et dans la dernière, éditée en 1966, P. Brochon préfère également *éruption*, mais il signale la variante, sans se prononcer — d'ailleurs le peut-on ?

3

Les rois nous soulaient de fumées,
Paix entre nous ! guerre aux Tyrans !
Appliquons la grève aux armées,
Crosse en l'air ! et rompons les rangs !
Bandit, prince, exploiteur ou prêtre
Qui vit de l'homme est criminel ;
Notre ennemi, c'est notre maître :
Voilà le mot d'ordre éternel.

4

L'engrenage encor va nous tordre :
Le Capital est triomphant ;
La mitrailleuse fait de l'ordre
En hachant la femme et l'enfant.
l'Usure, folle en ses colères,
Sur nos cadavres calcinés
Soude à la grève des salaires
La grève des assassinés.

5

Ouvriers, paysans, nous sommes
Le grand parti des travailleurs.
La terre n'appartient qu'aux hommes,
L'oisif ira loger ailleurs.
C'est de nos chairs qu'ils se repaissent !
Si les corbeaux si les vautours
Un de ces matins disparaissent...
La terre tournera toujours.

6

Qu'enfin le passé s'engloutisse !
Qu'un genre humain transfiguré
Sur le ciel clair de la Justice
Murisse avec l'épi doré !
Ne crains plus les nids de chenilles
Qui gâtaient l'arbre et ses produits,
Travail, étends sur nos familles
Tes rameaux tout rouges de fruits.

3

L'État comprime et la loi triche ;
L'Impôt saigne le malheureux ;
Nul devoir ne s'impose au riche ;
Le droit du pauvre est un mot creux.
C'est assez languir en tutelle,
L'Égalité veut d'autres lois ;
« Pas de droits sans devoirs, dit-elle,
Égaux, pas de devoirs sans droits ! ».

4

Hideux dans leur apothéose,
Les rois de la mise et du rail
Ont-ils jamais fait autre chose
Que dévaliser le travail ?
Dans les coffres-forts de la bande
Ce qu'il a créé s'est fondu.
En décrétant qu'on le lui rende
Le peuple ne veut que son dû.

5

Les rois nous soulaient de fumées,
Paix entre nous, guerre aux tyrans !
Appliquons la grève aux armées,
Crosse en l'air et rompons les rangs !
S'ils s'obstinent, ces cannibales,
A faire de nous des héros,
Ils sauront bientôt que nos balles
Sont pour nos propres généraux.

6

Ouvriers, paysans, nous sommes
Le grand parti des travailleurs ;
La terre n'appartient qu'aux hommes,
L'oisif ira loger ailleurs.
Combien de nos chairs se repaissent !
Mais, si les corbeaux, les vautours,
Un de ces matins, disparaissent,
Le soleil brillera toujours !

Que constatons-nous ? Il y a six couplets dans les deux versions et le refrain est identique ; les deux premiers couplets ont reçu des améliorations de style ; les 3^e et 4^e couplets de 1887 sont nouveaux ; l'ancien 3^e devenu le 5^e (le « couplet des généraux ») ne poussait pas encore aussi loin l'antimilitarisme... ; le dernier couplet actuel ne fait que reprendre en le corrigeant légèrement le n^o 5 de la version manuscrite dont les 4^e et 6^e ont disparu totalement. Rien d'étonnant pour le n^o 4 qui semble encore sous le coup de la répression :

L'engrenage va encor nous tordre ;
Le Capital est triomphant ;
La mitrailleuse fait de l'ordre
En hachant la femme et l'enfant.

Mais le ton général de la version primitive est combatif : comme dans la définitive, *L'Internationale* n'exprime pas les sentiments d'un vaincu résigné, elle est un chant de lutte et d'espoir.

Remarquons que dans l'une comme dans l'autre version, Eugène Pottier se montre imprégné du socialisme de la Première Internationale : « L'émancipation de la classe ouvrière doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes » ... « Pas de devoirs sans droits, pas de droits sans devoirs » (Préambule aux Statuts de l'A.I.T.). Il n'est pas inutile de rappeler ici que Pottier, délégué à la Commune, est l'un des signataires d'une affiche appelant les citoyens du II^e arrondissement à réaliser « ce grand principe de la rénovation sociale : l'émancipation des travailleurs par les travailleurs eux-mêmes ». Jacques Rougerie cite un autre texte, antérieur, qu'avait certainement connu Pottier, militant syndical : une pétition de la Chambre syndicale des Mécaniciens publiée le 5 février 1870 dans *La Marseillaise* : « Groupons-nous en faisceau compact à l'ombre du drapeau de l'égalité. Plus de sauveurs, plus de providence [...] Faisons nos affaires nous-mêmes ; prenons résolument en main la gestion de nos intérêts : c'est nous qui sommes le droit et la justice. Unis et solidaires, nous serons à notre tour, et quand nous le voudrons, *la Force !* ». Le « grand parti des travailleurs » du dernier couplet, c'est celui dont l'Adresse inaugurale de 1864 disait que des efforts ont été faits pour le réorganiser politiquement, ajoutant : « Il est un élément de succès que ce parti possède : il a le nombre ; mais le nombre ne pèse dans la balance que s'il est uni par l'association et guidé par le savoir ». C'est cette leçon de Marx qu'avaient entendue Varlin et les Internationaux de la Section française dans les mois qui ont précédé la guerre et la Commune.

* * *

Le 6 novembre 1887, le grand poète révolutionnaire mourait à l'hôpital Lariboisière, proche de son pauvre logis du quartier de la Goutte d'Or. Il avait eu au moins une suprême joie avant sa dernière attaque : le recueil de ses principaux *Chants révolutionnaires* avait été publié par les soins de ses « anciens collègues à la Commune de Paris », avec une préface de Henri Rochefort ; le livre, symboliquement, commence par *Jean Misère* et se termine par *Elle n'est pas morte...*

Ses obsèques au Père-Lachaise déplacèrent des milliers de Parisiens et ... des forces de police considérables — ce qui provoqua quelques incidents violents. Le cri « séditieux » de : Vive la Commune retentit à travers Belleville et jusqu'au « Mur » qu'il avait si bien chanté. Sa tombe est assez à l'écart du Mur et ne bénéficie pas des pèlerinages annuels ⁴.

Si Pottier, au moment de sa mort, n'était plus un inconnu, si les critiques bourgeois le considéraient comme un authentique poète, il n'était pas encore « le chantre de *L'Internationale* ». La raison majeure me paraît être que, même s'il a écrit en juin 1871 une Internationale, il n'a publié le texte que nous connaissons que seize années après. Lorsque Argyriadès consacre, peu

4. La tombe de Pottier se trouve dans la 95^e division, en bordure de l'allée transversale n° 3.

après le décès de Pottier, une élégante plaquette au « poète socialiste » qu'il a « intimement connu », non seulement il n'y a pas *L'Internationale* parmi les pièces publiées, mais son titre n'est même pas cité.

Aucune des critiques publiées ces années-là ne parle de celui des chants de Pottier qui est devenu le plus célèbre. Mieux, son ami et admirateur Ernest Museux, dans son précieux ouvrage : *Eugène Pottier et son œuvre* (en 1898 !), commente chaleureusement plusieurs poèmes mais pour celui qui nous intéresse, qu'il reproduit en tête des poèmes *de l'exil*, il se borne à cette présentation : « En juin 1871 [Pottier] signe encore de Paris ce morceau connu : *L'Internationale* ». C'est tout. Certes, ce poème est loin d'être l'un des mieux venus et des critiques lui furent faites, d'un point de vue littéraire ; mais si telle ou telle image peut être contestée, ne cherchons pas des poux dans la crinière du lion et soulignons plutôt, après Zévaès et Dommanget, les raisons qui ont fait le succès ultérieur de « l'Inter » : « ... elle offre, au point de vue de la propagande cet avantage qu'elle condense en six couplets les conceptions essentielles du prolétariat socialiste »⁵.

Il manquait une chose à *L'Internationale* pour devenir populaire : qu'elle puisse être chantée ! Sans doute Pottier, comme le font les poètes-chansonniers, l'avait composée avec un timbre en tête, mais nul ne sait lequel ... En juin 1888 *L'Internationale* va être dotée d'une musique originale.

La Fédération du Nord du Parti ouvrier français possédait, chose courante dans cette région, sa fanfare et sa chorale d'amateurs : « La Lyre des Travailleurs ». C'est à l'un de ses membres, Pierre Degeyter, qu'un dirigeant socialiste lillois, Gustave Delory, confia les *Chants révolutionnaires* de Pottier, en lui demandant de composer un air pour l'un des poèmes qui lui avait plu et lui semblait convenir pour le répertoire de la « Lyre » : *L'Internationale*⁶.

Pierre Degeyter, musicien amateur, bon instrumentiste et chanteur, composa rapidement, sous le coup de l'inspiration provoquée par les strophes enflammées de Pottier, la musique que nous connaissons : musique simple, dynamique, bien faite pour une chorale ouvrière et pour un défilé avec fanfare. Après quelques retouches, *L'Internationale*, ainsi habillée, fut adoptée par la « Lyre » et interprétée fin juillet 1888 à la fête de cette société.

5. A. ZÉVAËS, *Eugène Pottier et « L'Internationale »*, Paris, 1936, p. 33 et suiv. ; M. DOMMANGET, *Eugène Pottier*, p. 108-109 et suiv. Tous deux en donnent une analyse idéologique. Je recouperai leur argumentation par un souvenir personnel déjà ancien : un vieux camarade, mort des suites de déportation, m'a raconté qu'au cours des années 20, dans sa section du Parti communiste, à Belleville, l'éducation des militants se faisait sur la base des couplets de Pottier.

6. Pierre Degeyter, ou De Geyter, est né à Gand en 1848 ; sa famille est venue s'installer en 1855 à Lille où, enfant, il travailla aux Ateliers de Fives-Lille ; il y étudia aussi la musique aux cours du soir du Conservatoire. Connu comme militant socialiste et auteur de la musique de *L'Internationale*, il fut boycotté par le patronat lillois ; après quelques péripéties, il vint se fixer en 1901 dans la banlieue parisienne, à Saint-Denis, où il mourut en 1932. La municipalité communiste de cette importante ville donna alors le nom de Pierre Degeyter au square qui portait jusque-là celui de Thiers — juste revanche de la Commune.

Gustave Delory, né à Lille en 1857, ouvrier du textile à l'origine, mis à l'index pour son activité syndicale et politique ; il vend alors des journaux puis tient un estaminet ; en 1889, lorsque le Parti guesdiste crée l'Imprimerie ouvrière, il en est nommé gérant ; secrétaire de la Fédération du Nord du P.O.F. dès 1893, il est élu maire de Lille en 1896, puis député en 1902 ; il restera député socialiste de Lille jusqu'à sa mort (1925).

Elle fut aussitôt imprimée à Lille, imprimerie Boldoduc, à 6 000 exemplaires destinés à la propagande régionale.

Jusqu'à présent, on considérait cette première édition comme introuvable ; or, bien qu'elle ne figure au fichier ni à Degeyter ni à Pottier, cette pièce rarissime est conservée à la Bibliothèque nationale, département de la Musique, reliée dans les *Chansons politiques* (qui proviennent de l'ancien fonds du Conservatoire) : Fol. Y 447, 1888 A (air noté) ; elle a fait l'objet d'un dépôt légal (Nord, 1888, n° 8). Les éditions lilloises suivantes⁷ sont conservées à la Réserve du département des Imprimés, sous les cotes Res. m Ye. 500 (1) et (2). Voici quelques remarques résultant de leur comparaison :

- toutes indiquent « Paroles d'Eugène Pottier », « Musique de Degeyter » (sans prénom) ;
- édition de 1888 : elle comporte les six couplets de l'édition originale (pour le texte) de 1887 ; une seule différence, dans le quatrième vers : « C'est l'éruption de la fin » au lieu d'*irruption*, sans que l'on puisse savoir s'il s'agit d'une coquille typographique ou d'une correction volontaire — mais de qui ? ;
- édition de 1894 : éditeur Gosselin, Imprimerie ouvrière G. Delory, Lille s.d. (d. l. Nord 1894, n° 174) ; tirage : 1 000 ; musique notée ; toujours six couplets, avec *éruption* dans le premier ;
- édition de 1898 : Impr. ouvrière P. Lagrange, Lille s.d. (d. l. Nord 1898 ; n° 476) ; tirage : 10 000 ; musique notée ; le 5^e couplet, objet de poursuites, est sauté et quelqu'un (qui ?) a rétabli *irruption* ;
- les éditions lilloises suivantes, postérieures à 1900, sont sans musique, sans doute du fait que l'air est suffisamment populaire, et évitent toujours le couplet « des généraux » : en 1903, imp. M. Doosche, supplément du *Travailleur* (avec *irruption*) ; en 1905, même imprimerie mais pour le compte de la Bibliothèque du Parti socialiste, à Lille (on revient à *éruption*) ; en 1909, le même imprimeur « rétablit » *irruption*...

Museux, en 1898, avait penché pour *irruption*, mais il a bien laissé passer une coquille énorme dans le couplet suivant : « souvenirs suprêmes » au lieu de *sauveurs* ! Qu'avait voulu Pottier ? la raison qui fait *irruption* ou le caractère en *éruption* ? Quoi qu'il en soit cette « raison qui tonne en son cratère » n'est pas du meilleur Pottier (cette métaphore n'existait pas, on s'en souvient, dans la version manuscrite antérieure à 1887).

On me permettra encore quelques remarques à propos de la musique de Degeyter, nées de la comparaison des éditions notées. Toutes les éditions

7. Il semble pourtant qu'il manque à la B.N. une édition lilloise en chanson : celle de la Bibliothèque de l'Institut du marxisme-léninisme dont la première page illustre l'article d'Alexandre DROBINSKY dans l'*Encyclopédie littéraire*, vol. 4, Moscou, 1930, col. 541-542. Il ne s'agit pas de la première édition en chanson, comme A. Drobinsky le supposait ; la mention « Imp. ouvrière » est suivie du nom de G. Delory : la chanson date donc au moins de 1889 ; d'autre part, on a utilisé le même cliché de la musique pour l'édition populaire de 1894, et si le texte a été recomposé, dans cette dernière, la typographie des deux éditions présente les mêmes fautes de ponctuation (« Nous ne sommes rien. soyons tout ! » et « Combien de nos chairs se repaissent ? »). Il est donc probable que la chanson de l'I.M.L. se situe entre ces deux dates ; ne s'agirait-il pas de celle que proposaient à dix centimes des journaux révolutionnaires comme *La Révolte*, *Le Père Peinard*, et *Le Prolétaire*, en 1891 ?

lilloises portent l'indication « Marche » au début, mais celle de 1888 seule mentionne « plus gai » pour le refrain. Si toutes sont normalement dans la tonalité d'*ut* majeur, des différences apparaissent à partir de 1898 ; faute de pouvoir les illustrer musicalement, je renvoie aux éditions de la B.N., par exemple celles de 1894 (Delory) et de 1898 (Lagrange) qui se trouvent sous la même cote : on constatera que plusieurs notes ont été modifiées en hauteur ou en durée. Il est curieux de remarquer que le manuscrit déposé par Pierre Degeyter à la Sacem en 1926 (n° 300778), pour assurer ses droits d'auteur, ne correspond pas à l'édition originale mais à celles devenues courantes depuis 1898.

Toujours est-il que la musique facile et entraînante de Pierre Degeyter avait donné au texte une grande force de pénétration ; elle va lui permettre de rayonner au-delà de la région du Nord et de supplanter peu à peu les autres chansons alors en honneur dans les milieux révolutionnaires (*Bonhomme, Le Drapeau rouge, Marianne, La Carmagnole du Parti ouvrier* ...), d'en devenir vraiment la nouvelle « Marseillaise », une sorte de dénominateur commun aux différents courants du mouvement ouvrier.

Mais ce ne fut pas sans peine, et son rayonnement a d'abord été très faible, même au sein du Parti ouvrier. C'est ainsi que lorsque l'hebdomadaire national du P.O.F., *Le Socialiste*, publie le 26 mai 1894 un article consacré à Pottier, « ce grand poète, qui fut ignoré de son vivant », son rédacteur montre qu'il ignore lui-même *L'Internationale* : elle ne figure pas parmi les œuvres reproduites ou simplement citées... Cependant, la même année, un autre militant guesdiste, Armand Gosselin, réédite à Lille la chanson avec musique ; elle comporte le texte complet, donc le 5^e couplet, dit « des généraux » :

... Appliquons la grève aux armées,
Crosse en l'air et rompons les rangs !
S'ils s'obstinent, ces cannibales,
A faire de nous des héros,
Ils sauront bientôt que nos balles
Sont pour nos propres généraux.

Cette strophe antimilitariste et insurrectionnelle n'avait pas soulevé de protestations au cours des sept années précédentes, mais la Chambre vient de voter les « lois scélérates » — destinées en principe à réprimer les menées anarchistes ; l'éditeur Gosselin est déféré en Cour d'assises en août et condamné à un an de prison ferme⁸. Si Pottier n'était mort, sa chanson l'eût peut-être conduit à Pélagie ! ... Dans la vague de répression qui déferlait alors sur le mouvement ouvrier et socialiste, cette condamnation ne fit pas grand bruit ; elle a peut-être quand même contribué à faire connaître la chanson de Pottier. *L'Almanach socialiste illustré pour 1896* (donc imprimé en 1895) fait état de l'inique condamnation qui avait frappé Gosselin et

8. Lorsque je rappelais ce fait, je ne pensais pas qu'il se renouvelerait en 1973 : le 28 juin, il s'est trouvé à Mulhouse des juges pour condamner à deux mois de prison avec sursis et 3 000 F d'amende le directeur d'un périodique régional, *Klapperstet* 68, qui avait repris comme titre d'un article antimilitariste les quatre derniers vers du célèbre couplet de Pottier ; la peine de prison a été supprimée en Cour d'appel.

L'INTERNATIONALE

Musique de Degeyter.

Paroles d'Eugène Pottier

♩ *Marche* *P*

De-bout, les damnés de la ter-re. De-
-bout, les forçats de la faim. La rai-son tonne en son cra-
-tère; c'est l'é-rup-tion de la fin. Du pas-sé,
fai-sons ta-ble ra-sé. Foule es-clave, de-bout', de-
-bout! Le mon-de va chan-ger, de base, nous ne som-
mes rien Soy-ons tout. C'est la lut-te-fi-na-
-le, Grou-pous-nous et de-main l'In-ter-na-tio-
-na-le se-ra le genre hu-main. C'est la lut-
-te fi-na-le. Grou-pous-nous et de-main l'In-ter-
-na-tio-na-a-a-le se-ra le genre hu main.

(DÉPOSÉ)

Imp. Ed. Baldaduc..Lille

B.N. Musique, chansons politiques. Fol. Y 447, 1888 A.

publie *L'Internationale*, sans le couplet incriminé, mais avec... une musique nouvelle de Pierre Forest, journaliste socialiste et compositeur amateur.

Heureusement pour Pierre Degeyter — qui eut tant de malheur avec sa chanson : son frère Adolphe et Delory lui en contestèrent longtemps la paternité —, heureusement le XIV^e congrès du P.O.F. se tient cette année 1896 à Lille ; il déplace, outre les 200 délégués venus de la France entière et les dirigeants de partis socialistes étrangers, des milliers de militants et d'ouvriers de la région. Dès les premiers heurts avec des contre-manifestants nationalistes et cléricaux qui chantent *La Marseillaise*, les travailleurs lillois entonnent *L'Internationale*, appuyés par les fanfares socialistes ; le refrain est vite repris en chœur par les délégués. Une vraie kermesse !

C'est de ces jours-là que *L'Internationale*, victorieuse à Lille, commença à voler, non pas de clocher en clocher, mais de réunion en manifestation populaire, et fut bientôt connue de la France entière. D'abord hymne habituel du Parti ouvrier, elle est adoptée par les autres tendances de la famille socialiste : le guesdite Henri Ghesquière la chante fin 1899 au 1^{er} Congrès général des organisations socialistes, à Japy, et — ajoute le compte rendu — « la salle entière, enthousiaste, reprend le refrain ».

Quelques mois après, en septembre 1900, la chanson de Pottier-Degeyter va entreprendre son tour du monde : le congrès socialiste international, qui s'est déroulé à Paris, « se sépare au chant de *L'Internationale* » (alors qu'en 1891, les congressistes avaient chanté *La Marseillaise*, considérée encore comme « hymne révolutionnaire international »). *L'Internationale* reçoit sa consécration en 1910 au congrès de Copenhague : elle est chantée dans toutes les langues par les délégués et le public, appuyés par un grand orchestre et des chœurs ; le chant de lutte composé par deux militants socialistes français, adopté par tous les partis, est vraiment devenu l'hymne international du prolétariat révolutionnaire.

Combien paraît prophétique à présent le cri lancé par Vallès à Pottier : « ... Jette, comme des cartouches, tes vers désolés dans la blouse de ceux qui, las de subir l'injustice et le supplice, sont gens à se révolter, car ils ont besoin qu'on les encourage et méritent qu'on les salue pendant qu'ils combattent et avant qu'ils meurent ! »⁹.

Robert BRÉCY.

9. *Le Citoyen de Paris*, 1^{er} mars 1881, repris par Vallès dans son article « La poésie populaire », *Le Cri du Peuple*, 29 nov. 1883, et placé par Pottier sur la page de titre de ses *Chants et poésies socialistes-révolutionnaires*, en 1884.